

Lucienne Nayet est venue vendredi 8 avril 2022 rencontrer tous les élèves de 3^e du collège du Château pour témoigner, parce que son histoire révèle la grande Histoire et l'horreur du nazisme et de l'antisémitisme.

Sa mère habitait en Ukraine. Pour fuir l'antisémitisme, elle s'est d'abord exilée en Pologne, où elle a rencontrée son mari, puis en 1930 en France, le pays des droits de l'Homme, où ils pensaient être enfin en sécurité. Ils s'installent à Paris, sur la place de la mairie du 20^e. Il est tailleur, ce qui leur permet de d'avoir une vie de couple installée, et ils ont une première fille en 1933. Les bruits de bottes montent, mais ils ne sont pas inquiets, même après l'occupation de la France. En mai 1941 le père de Lucienne, Michel Lerman, est convoqué par le biais des fichiers de l'État français. On demande aux juifs étrangers de se présenter pour voir s'ils sont en règle, c'est le « billet vert ». Sa mère, alors enceinte de Lucienne, va se promener au parc des Buttes-Chaumont avec sa fille, pendant que son mari se rend à la convocation, simple formalité pense-t-il. Mais il n'est jamais rentré : il est envoyé en camp d'internement dans le Loiret puis en juillet 1942 il fait partie des premiers convois pour Drancy, et Auschwitz en wagon à bestiaux. Il est « parti en fumée » explique Lucienne, la voix nouée par l'émotion, partagée par les 80 élèves suspendus à ses lèvres.

La mère de Lucienne est avertie par un médecin qui vit dans leur immeuble qu'elle ne doit pas rentrer chez elle, que son mari a été arrêté. Il l'abrite dans un logement, et en août 1941 elle va accoucher à l'hôpital Rothschild pendant qu'une association humanitaire cache sa fille aînée dans une famille en Vendée. A l'hôpital plusieurs médecins juifs sont toujours en poste et un réseau de Résistance s'est formé. Pour sauver les bébés, en danger avec la volonté de « race pure » des nazis, ils les déclarent morts-nés, les cachent à la morgue et gardent les mères une semaine pour qu'elles « se rétablissent ». La Résistance les aide ensuite à rejoindre les fermiers qui cachent la sœur de Lucienne, à Pouzauges. Mais ils ne peuvent garder Lucienne : comment être sûr qu'un bébé ne serait pas repéré par la Kommandantur, les nazis dont la femme du fermier doit laver le linge pour gagner un peu d'argent ? Surtout quand elle est brune et frisée, alors que sa sœur, châtain aux yeux bleus, passe plus inaperçue à leurs yeux. La mère de Lucienne et son bébé sont cachés dans un tout petit logement, 15m², dans la maison d'un curé. Pendant 3 ans et demi elle ne peut pas sortir, Lucienne ne doit ni pleurer ni faire de bruit pour ne pas les faire repérer et dénoncer...

A la Libération, Lucienne, sa mère et sa sœur retournent à Paris. Mais leur logement est occupé par une autre famille, qui s'est installée et a changé les serrures. Le médecin qui les a déjà aidées, le Docteur Fleurot, lui trouve un autre logement, mais tellement petit que Lucienne doit être envoyée à la campagne, chez des gens heureusement merveilleux, pour que sa sœur puisse aller à l'école. Le week-end la mère emmène ses deux filles à l'hôtel Lutetia chercher leur père parmi les déportés qui reviennent. Parmi eux, un homme était dans le même convoi et leur apprend qu'il ne reviendrait pas. Ce Monsieur, dont la femme et la fille ont été déportées, a une fabrique et embauche la mère de Lucienne à l'atelier. Ils devient finalement son beau-père et les deux sœurs peuvent s'installer avec leur mère.

Cette histoire que Lucienne Nayet raconte, son histoire, elle l'a reconstituée par la suite, sa mère n'ayant rien voulu leur raconter, sans doute pour les épargner de trop de souffrances. *A quel âge avez-vous appris votre histoire ?* demande un élève. Vers 17-18 ans elle a cherché à comprendre l'Histoire, mais ce n'est qu'à partir de 1988 qu'elle a fait des recherches sur sa propre histoire. Elle a aussi revu sa famille d'accueil, à laquelle elle était très attachée.

Cette « enfance brisée », elle la porte toujours avec elle, pas seulement par la souffrance avec laquelle elle a appris à vivre mais aussi par son statut d'apatride, n'ayant pas été déclarée elle est sans papiers, non inscrite sur les fichiers officiels. A la sortie de la guerre, quand on en était à reconstruire après 60 millions de morts, ce n'était pas si important, mais ensuite cela a pu lui causer bien des complications pour avoir une carte d'identité.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué pendant votre enfance ? interroge une élève. Lucienne Nayet explique que dans le logement où elle devait se cacher, elle ne pouvait pas parler, sa mère a certainement dû la faire taire très souvent. Alors quand son frère est né, Lucienne avait 6 ans, mais elle ne pouvait pas supporter le bruit de ses jouets, elle allait même jusqu'à les casser.

Quelle langue parlaient vos parents ? Le Yiddish, langue partagée par les juifs dans les différents pays, mélangé à du français. Lucienne Nayet en profite pour expliquer que quand elle emploie le mot juif, ce n'est pas pour elle dans un sens religieux, mais culturel : la musique, les livres, la nourriture...

A-t-elle subi des discriminations à l'école ? s'inquiète un élève. Non, elle n'a pas souffert d'antisémitisme, elle a grandi dans une époque qui était plus une période de combats pour l'égalité.

Sa mère a-t-elle pu récupérer son logement à Paris ? Des avocats se sont battus, mais elle n'a pas eu ce réflexe à l'époque.

Avez-vous compris que des personnes puissent collaborer ou dénoncer ? L'Allemagne avait conquis le pays, beaucoup disaient que si l'on collaborait, les français allaient être épargnés. Les nazis prétendaient que les étrangers, les juifs, occupaient les meilleurs postes, si on les « envoie à l'extérieur », les français pourront les avoir. Beaucoup aussi ne voulaient tout simplement pas savoir.

Mais quant à ceux qui dénoncent, cela interroge sur leur conscience. C'est compréhensible d'avoir peur, mais aller plus loin et dénoncer c'est autre chose, d'autant que des tracts informaient sur la réalité de la situation.

Cela a fait comprendre à Lucienne Nayet qu'il faut se donner une conscience, une façon d'être, c'est « à vous de vous construire ». Elle écoute les gens, respecte les autres, le doute la fait avancer. Mais « aujourd'hui cela pourrait être pareil ». Aux élèves aujourd'hui de vérifier les informations, ce qui circule sur les réseaux. Elle leur conseille de ne jamais baisser la tête, de garder leur liberté d'opinion, de réaction, parce que rien n'est jamais acquis. C'est d'avoir déjà entendu l'alerte qui la rend plus attentive aujourd'hui. Elle nous offre la lecture d'un poème de Martin Niemöller, écrit en 1942, mais qui résonne aujourd'hui encore aux oreilles des élèves : « Quand ils sont venus chercher ... ».

Le père et le beau-père de Lucienne étaient dans le convoi n°6, qui comptait 986 personnes dont une trentaine d'enfants. 25 à 30 sont revenus. 76 000 juifs vivant en France environ ont été tués, mais il faut se rappeler que c'est aussi l'un des pays qui a sauvé le plus d'enfants, 2/3 des juifs ont été cachés ou protégés. Ceux dont l'aide a été reconnue sont appelés les Justes.

Julia Tathje
Professeure documentaliste